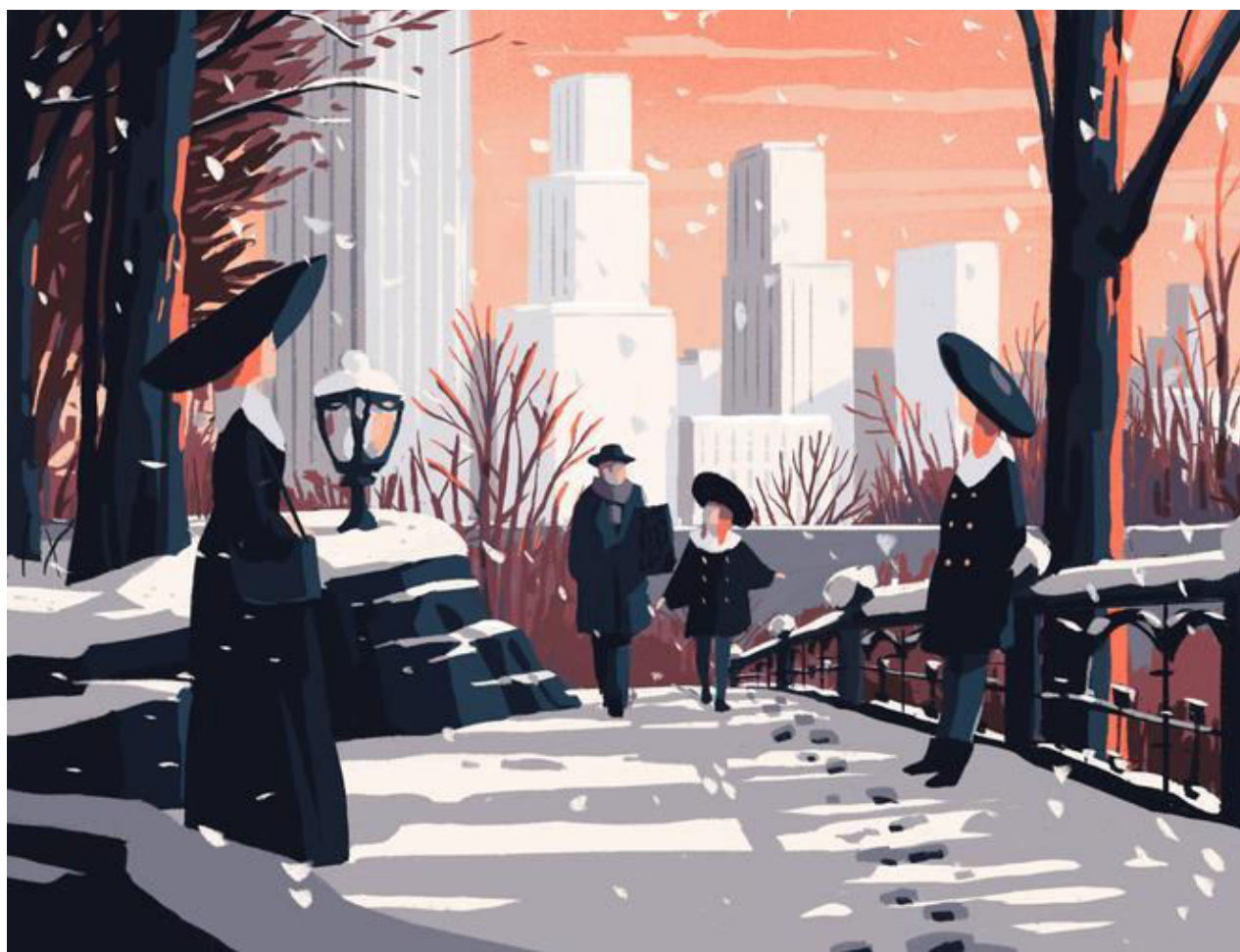


« Et personne ne sait », de Philippe Forest : le feuilleton littéraire de Tiphaine Samoyault

Chronique

Tiphaine Samoyault

Notre feuilletoniste a lu le nouveau roman de l'écrivain, beau conte sur l'enfant disparu et l'incertitude qui subsiste quant à cette disparition.



TOM HAUGOMAT

« Et personne ne sait », de Philippe Forest, Gallimard, 126 p., 17 €, numérique 12 €.

CONTE D'HIVER

C'est l'histoire d'un livre qui raconte un film qui parle d'un tableau. Le film, que le nouveau roman de Philippe Forest, *Et personne ne sait*, donne très envie de voir (et qui est [en accès libre sur YouTube](#)), est lui-même tiré d'un livre, et il s'appelle *Le Portrait de Jennie*. Il a été tourné en 1948 par William Dieterle pour la MGM. Il raconte l'histoire, au départ très convenue, d'un peintre sans le sou, Eben Adams, qui traîne ses toiles et son ennui dans les rues enneigées de New York, cherchant au jour le jour de quoi manger et rentrant la nuit

tombée dans son atelier non chauffé, sous les toits, comme il se doit. Un soir, il croise dans Central Park une petite fille habillée d'un costume marin, dont les paroles et l'attitude étranges semblent appartenir à une autre époque. Commence alors un conte de Noël plein de charme désuet et de rebondissements : la vie du peintre est transformée et sa peinture magnifiée. Alors qu'il ne produisait que des croûtes, il s'achemine vers le chef-d'œuvre – ce que le film nous fait croire, sans nous le prouver, c'est la loi du conte de procéder ainsi.

Qu'est-ce qui intéresse Philippe Forest dans cette histoire, qui vaut qu'il lui consacre tout un livre ? Un goût pour la littérature enfantine, certainement, qui le fait revenir régulièrement à *Peter Pan*, de James Barrie (1911), et à [*Alice aux pays des merveilles*](#), de Lewis Carroll (1865). Mais pas seulement. On comprend vite que le fascine, dans cette histoire, le fait que Jennie ait, presque en même temps, tous les âges. Lors de la première rencontre au parc, elle semble avoir 7 ou 8 ans. La deuxième fois, peu de temps après, elle a au moins 12 ans, la troisième fois 15 et la fois suivante elle est adulte. Celle qui fait le vœu de grandir très vite pour pouvoir vivre avec le peintre voit son souhait se réaliser et sa métamorphose ultrarapide est reçue par le personnage principal comme tout à fait normale. Il n'est pas incrédule, il accepte la magie, la vérité du conte. « *Chaque image nouvelle d'elle que Jennie présente à Adams fait disparaître la précédente. Elle la remplace et elle l'efface.* » Tout va à la vitesse du rêve.

La découverte du film et du livre date pour Forest d'un temps pour ainsi dire avant le temps, à l'époque où il avait l'âge du jeune peintre, bien avant la naissance, la maladie et la mort de sa fille « *que raconte depuis, même quand il semble parler d'autre chose, chacun de [s]es livres* », à partir de [*L'Enfant éternel*](#) (Gallimard, 1997). Pourtant, *Le Portrait de Jennie* lui parle d'un temps qui les rassemble tous, fait aller l'existence dans des directions imprévues ; un temps qui s'arrête ou qui s'affole. Lorsqu'une enfant meurt à 4 ans, le temps qui reste sans elle l'accueille et l'imagine. A quoi aurait-elle ressemblé à 8 ans, à 15 ans, à 18 ans ?

Le genre des « portraits posthumes »

Le roman parle de cela indirectement, à travers la peinture. Au Metropolitan Museum de New York, Philippe Forest s'attarde sur [*Les Enfants de Nathan Starr*](#), peint en 1835 par le portraitiste ambulant Ambrose Andrews. « *Ils se ressemblent au point que l'on dirait qu'il s'agit du même enfant cinq fois représenté à des âges différents de la vie, tantôt en garçon, tantôt en fille et, pour le plus petit, en garçon dans un vêtement de fille.* » Ce petit garçon habillé en fille est l'enfant mort de la famille et le tableau appartient au genre des « portraits posthumes » que des familles bourgeoises faisaient réaliser à une époque de forte mortalité infantile.

Le narrateur plonge ensuite dans la contemplation du magnifique tableau de John Singer Sargent, [*Les Filles d'Edward Darley Boit*](#) (1882), qui se trouve au Musée de Boston mais dont il ne connaît que la reproduction : « *On dirait quatre fois la même enfant représentée aux différents âges de la vie.* » Comme pour Jennie dans le livre et dans le film, on ne sait pas si c'est la même ou une autre, on se trouve « *sur l'insituable limite qui sépare le possible de l'impossible, le rêve de la réalité, la folie de la raison* ».

L'art permet cette simultanéité. Il offre un jeu infini de reflets, où l'on ne sait plus de quel côté du miroir on se trouve, ni qui est le fantôme de l'autre. On ne cesse de plonger dans des histoires qui ne sont pas les nôtres pour comprendre et façonner nos vies. Comme le dit la chanson fredonnée par Jennie : « *D'où je viens/ Personne ne le sait./ Où je vais/ Tout s'en*

va. » Adams a-t-il inventé Jennie ? Existe-t-elle ? A-t-elle existé autrefois ? L'a-t-il vue en rêve ? Cela non plus, personne ne le sait.

Le titre du roman renvoie à cette incertitude profonde où plusieurs mondes sont possibles en même temps, ce que racontait aussi un des précédents livres de Philippe Forest, *Le Chat de Schrödinger* (Gallimard, 2013), prenant appui sur l'expérience de pensée d'un des fondateurs de la physique quantique qui rendait véridique qu'un chat fût mort et vivant en même temps. Ne pas savoir est une posture narrative habituelle chez l'auteur. Il passe son temps à dire qu'il ignore des choses qu'il pourrait très bien vérifier dans n'importe quelle encyclopédie en ligne. Cela fait partie du programme littéraire de l'incertitude. Le narrateur est sans autorité sur l'histoire qu'il raconte et sur le monde qu'il donne à voir : comme dans les œuvres qu'il contemple, on voit émerger des figures qui finissent par retourner dans la nuit d'où elles sont venues, marquantes et énigmatiques comme des allégories.

Le Monde des livres, 13 février 2025.